

A TROMPEUR

TROMPEUR ET DEMI,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par LUCIEN MENGAUD.

*Représenté, la première fois, à Toulouse, sur le Théâtre du
Capitole, le 8 janvier 1854,*



TOULOUSE,

DELBOY, Libraire, Editeur,

Rue de la Pomme, 74.

1856.

Ref 679 600012

Resp P/pl 13020813

A TROMPEUR

TROMPEUR ET DEMI,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par LUCIEN MENGAUD.

*Représenté, la première fois, à Toulouse, sur le Théâtre du
Capitole, le 8 janvier 1854,*



TOULOUSE,

DELBOY, Libraire, Editeur,

Rue de la Pomme, 71.

1856.



PERSONNAGES.

MM. Grippefer.	MM. LANNES , comiq. grim.
Polidore.	LACOMBE , comique.
Mme. Larroche de Ste-Rochelbrune, sous le nom de Mme Larroche. . .	Mme DENGIS , duègne.
Juliette.	LAMY , déjazet.
Laure.	FUMERY , soubrette.
Une Bonne.	HARING , utilité.

La scène se passe à Paris.

.
Le nom de l'Auteur a été couvert d'applaudissements ; c'est pour
M. Mengaud, qui déjà avait fait représenter d'autres ouvrages sur la
scène de Toulouse, un nouvel et flatteur encouragement.

(*Journal de Toulouse , 9 janvier 1854.*)

Ces quelques lignes prises dans le compte-rendu que fit le *Journal de Toulouse* , à l'occasion de la première représentation de la pièce de M. Lucien Mengaud , feront facilement comprendre le succès qu'obtint sur notre scène le vaudeville de notre poète Toulousain.

(*Note de l'Editeur.*)

A TROMPEUR TROMPEUR ET DEMI.

Le Théâtre représente un cabinet d'affaires, cartons, bureau, fauteuils, chaises, une porte au fond, une à gauche, l'autre à droite (Au lever du rideau, Mme Larroche lit les *Petites Affiches*.)

SCÈNE I^{re}.

Mme LARROCHE seule.

(*Lisant.*) Une jeune personne, âgée de 25 à 30 ans, douée d'une physionomie agréable et d'une belle instruction, possédant en outre dix mille livres de rente, désire trouver un époux laborieux et honnête, le manque absolu de fortune ne serait point un obstacle à l'accomplissement de l'union, si toutefois les convenances physiques étaient en rapport (*Parlant.*) Bon, je vois que l'on a parfaitement inséré mon annonce... Voyons maintenant l'article de M. Grippefer... Dieu! quel nom, Grippefer!... peut-on s'appeler ainsi! il ne se doute pas, ce vieil usurier, que je suis une de ses victimes; car il a complètement ruiné une de mes tantes dont j'étais l'unique héritière; c'est égal, j'ai l'espoir qu'avant peu je le forcerai à me restituer une partie de la somme qu'il m'a si frauduleusement détournée. Attendons et voyons l'annonce qui le concerne. (*Elle lit.*) Un homme, d'un âge mûr (*Parlant.*) Je le crois bien qu'il est mûr et très-mûr, il a au moins 60 ans (*Lisant.*) Un homme d'un âge mûr, possesseur d'une brillante fortune, désire épouser une jeune personne ayant reçu une éducation distinguée; il est de rigueur qu'elle appartienne à une famille noble, d'un beau nom (*Parlant.*) d'un beau nom... (*Soupirant.*) Mon Dieu! je ferai bien son affaire, moi (*Après un moment de réflexion.*) Que la destinée est bizarre... car, avec le nom dont ma famille ma dotée, je n'ai trouvé que des séducteurs, jamais un vrai mari. Cet outrage de la Providence pourrait-il se réparer? (*On entend sonner.*) Voici quelqu'un qui m'arrive.

SCÈNE II^{me}.

Mme LARROCHE, UNE BONNE.

LA BONNE.

Madame, il y a là, une bien jolie personne qui demande à vous parler.

Mme LARROCHE.

Faites entrer. (*La Bonne sort.*)

SCÈNE III.

Mme LARROCHE, JULIETTE.

(Juliette est voilée, sa mise est décente, ses manières gênées annoncent qu'elle s'observe avec soin dans ses expressions et dans ses poses.)

JULIETTE avec un accent prétentieux.

Pardon, Madame, n'est-ce pas à M^{me} Larroche que j'ai l'honneur de parler?

Mme LARROCHE s'inclinant.

A elle-même, Mademoiselle.

JULIETTE.

(*A part.*) Observons-nous et choisissons nos expressions, jouons la

Elle bien élevée (*Haut.*) Madame, vous voyez en moi une pauvre orpheline, fille d'un brave militaire, mort au champ d'honneur; la position assez gênante dans laquelle m'ont laissée mes aïeux est la seule cause des tribulations nombreuses qui sont venues m'assaillir; cependant, marchant toujours droit dans le chemin de l'honneur, j'ai su parcourir, sans rencontrer de trop grands écueils; le sentier fleuri de la vie, où, j'ose le dire, j'ai cueilli peu de fleurs (*Après une pose.*) Je suis jeune, je jouis de quelques avantages physiques, mon nom doit être illustre, mais pour des raisons particulières à ma famille, mon devoir est de le taire. Jusqu'à ce jour, mes amis se sont contentés de celui de Juliette... Quant à mon instruction, j'ai été élevée d'une manière... (*Cherchant le mot.*) d'une manière élégante et mirobolante.

Mme LARROCHE.

A Saint-Denis, sans doute ?

JULIETTE.

Oui et non... D'abord, ce que je puis certifier, c'est que j'y ai été nourrie... mais, quant à mes études, il me serait difficile d'en préciser l'endroit... Car, sans être Joconde le moins du monde, je l'ai souvent parcouru... Mais je continue : je disais donc, qu'avec ma figure, mon instruction... et... je puis affirmer, ma vertu, il me serait facile de prétendre aux partis les plus huppés (*A part.*) Je crois que ça se dit en haut lieu (*Haut.*) Voilà pourquoi, Madame, après avoir eu connaissance de l'annonce que vous avez fait insérer, j'ai pris la liberté de venir vous offrir les faibles qualités dont j'ai été douée par la nature.

Mme LARROCHE l'examinant.

(*A part.*) Cette jeune personne est vraiment bien.... Si elle voulait seconder mes projets, nous pourrions nous entendre... Voyons d'abord quelles sont ses intentions. (*A Juliette.*) Je vois, Mademoiselle, que vous venez pour vous faire inscrire.

JULIETTE.

Oui, Madame.

Mme LARROCHE.

COUPLETS.

Commencez par me dire votre âge ?

JULIETTE.

Je compte dix-neuf printemps.

Mme LARROCHE.

Avez-vous la fortune en partage ?

JULIETTE.

De l'acquérir je n'eus jamais le temps,
Car jusqu'ici mon peu d'expérience
M'a fait penser qu'une fille en ces lieux,
Bien riche était, quand elle avait la chance,
De posséder taille fine et beaux yeux.

Mme LARROCHE.

Tout cela est fort bon, cela sert bien quelquefois, mais ce n'est pas toujours suffisant... Voyons, vous voulez donc prendre un mari ?

JULIETTE.

Sans doute, il le faut bien ; cependant , s'il vous était possible de me procurer l'argent sans le mari , cela m'irait encore mieux.

M^{me} LARROCHE.

(*A part.*) Je vois que nous nous entendrons (*A Juliette.*) Ah ! vous préféreriez l'argent sans l'époux , cela pourrait bien se trouver.

JULIETTE.

Vrai ! mais comment donc ?

M^{me} LARROCHE.

C'est ce que vous apprendrez plus tard ; mais en attendant , je réclame de vous une entière confiance.

JULIETTE.

Oh ! dame respectable , vous l'avez ; et si vous pouvez me procurer mille écus , c'est alors que j'en aurai bien plus encore de la confiance. (*On entend sonner à la porte.*)

M^{me} LARROCHE.

C'est possible , mais on sonne , c'est sans doute M. Grippefer. Observez-vous , soyez surtout modeste , et quand je paraîtrai le désirer , vous entrerez dans cette chambre-là ; soyez attentive à tout ce que je vais dire et approuvez toujours. (*On annonce M. Grippefer.*)

SCENE IVe.

M^{me} LARROCHE , JULIETTE , GRIPPEFER , vieil usurier : des lunettes vertes , une casquette à grande visière.

GRIPPEFER.

Mesdames , je suis bien votre humble serviteur.

M^{me} LARROCHE.

Monsieur , nous sommes vos servantes.

GRIPPEFER.

Mlle est sans doute la jeune personne que vous attendiez ?

M^{me} LARROCHE.

Oui , Monsieur ; c'est Juliette de Sainte-Rocheburne , la fille de ma meilleure et plus intime amie.

JULIETTE.

(*A part.*) De Sainte Rocheburne ! Excusez du peu , mais elle ne va pas mal , la vieille , allons ! allons !

GRIPPEFER , à Juliette.

Mademoiselle , j'ai l'honneur de vous saluer (*Juliette salue profondément.*)

M^{me} LARROCHE.

Oui , Monsieur , la fille de ma plus intime amie , de ma bonne Amélie de Sainte Rocheburne.

GRIPPEFER s'extasiant.

Ah ! le beau nom. Certes , votre amie ne peut être qu'une personne bien respectable

Mme LARROCHE à Grippefer.

Ne parlez pas de mon amie devant Juliette , voyez ses larmes.

JULIETTE (Elle met aussitôt son mouchoir devant ses yeux.)

(*A part.*) Ah ! quelle bonne comédie ; mais où veut-elle en venir ?
(*Elle pousse des soupirs.*)

Mme LARROCHE à Juliette.

Allons ! ma chère enfant , pas d'enfantillage , soyons raisonnable.

JULIETTE.

Ah ! Madame , jamais ; le souvenir de ma mère , voyez-vous , oh ! quelle douleur !

Mme LARROCHE à Grippefer.

Voyez , la pauvre petite , comme elle est affectée (*A Juliette en la reconduisant.*) Entrez dans ma chambre , chère biche , et surtout calmez-vous. (*Elle la conduit sur la porte de sa chambre , Juliette soupire.*)

ENSEMBLE.

GRIPPEFER , Mme LARROCHE.

Dieu ! qu'elle est jolie ,
Ses traits sont charmants ,
Sa mélancolie

Enivre ^{ses} _{mes} sens.

SCENE Ve.

Mme LARROCHE , GRIPPEFER (d'un air attendri.)

(*A part.*) Comme le chagrin de cette jeune fille m'a fait mal , est-ce que j'aurais un cœur ? Que c'est drôle , mais , qu'est ce donc que je sens là ? Dites , Mme Larroche , elle est donc orpheline cette belle demoiselle ?

Mme LARROCHE.

Oui , M. Grippefer , elle est seule avec son frère , mais quel trésor d'enfant , quel caractère adorable et quelle instruction !

GRIPPEFER.

Je le crois parbleu bien ! si avec cela elle avait quelque peu de fortune.

Mme LARROCHE.

Ah ! Monsieur , que dites-vous là , a-t-on besoin de fortune quand on porte un si beau nom et qu'on est si charmante.

GRIPPEFER.

Je ne dis pas non , mais cela ne gâte jamais rien , au contraire.

Mme LARROCHE.

Vous serez bien surpris quand je vous dirai que je l'ai appelée près de moi pour la marier à un marquis qui possède une immense fortune.

GRIPPEFER étonné.

Ah ! bah ! mais je croyais que c'était pour moi que vous l'aviez fait venir.

Mme LARROCHE.

Mon Dieu ! je l'aurais bien voulu , mais...

GRIPPEFER.

Mais , mais , qu'est-ce à dire , ne vous ai-je pas payée d'avance et grassement , vos frais d'insertion , frais de bureau , comme vous dites , puis vos honoraires ?

Mme LARROCHE.

Grassement... grassement...

GRIPPEFER avec colère.

Oui , grassement ! Parbleu ! ne faudrait-il pas se ruiner ? Et que me resterait-il après , pour ma femme ? Le beau mari que je ferais , quand vous m'auriez mis à sec.

Mme LARROCHE.

Voulez-vous que je vous dise franchement toute ma pensée , M. Grippefer ?

GRIPPEFER.

Franchement , où voulez-vous en venir ? j'écoute.

Mme LARROCHE.

C'est que vous êtes un avare , un vieil imbécile , et que quand on veut épouser une jeune et jolie personne , il faut savoir délier les cordons de sa bourse , payer ce qu'on vous donne. Ce n'est pas vous qui feriez les sacrifices d'argent que va faire le marquis en épousant Mlle de Sainte-Rochebrune.

JULIETTE (se montrant.)

(*A part.*) Où veut-elle en venir ? Écoutons.

GRIPPEFER.

Et quels grands sacrifices va-t-il donc faire , votre marquis ?

Mme LARROCHE.

Il va lui donner six mille francs , avant le contrat.

GRIPPEFER.

Six mille francs ! Et pourquoi faire , grands Dieux ?

Mme LARROCHE.

(*D'un ton solennel.*) Pourquoi faire ? le voici : mon excellente amie , Mme de Sainte-Rochebrune avait depuis longtemps contracté un engagement sacré , elle comptait s'acquitter sur la rentrée d'une somme due à son mari , mort au champ d'honneur (*Grippefer s'incline.*) Oui , Monsieur , mort au champ d'honneur !... Mais la personne chargée d'acquitter cette somme disparut sans laisser aucune trace , Mme de

Sainte-RochebRUNE, désespérée d'un tel contre-temps et ne pouvant supporter l'idée de manquer à sa parole, mourut quelques jours après !!

GRIPPEFER.

Mourut ?

Mme LARROCHE.

Oui, Monsieur ; mourut de douleur.

GRIPPEFER.

De douleur ?

Mme LARROCHE.

De douleur. (*Elle soupire, ainsi que Grippefer. — Moment de silence.*)

GRIPPEFER.

Je n'aurais jamais cru qu'on pût mourir de douleur de ne pouvoir s'acquitter... Ah ! celui que je tiens sous les verrous, M. Adolphe, n'en mourra pas, au contraire.

JULIETTE se montrant.

Ah ! le brigand... c'est lui qui a fait coffrer mon Adolphe... (*Lui faisant signe de la main.*) Attends ! attends.

GRIPPEFER continuant.

Mais, dites-moi, Mme Larroche, si je consentais, comme le marquis, à donner les six mille francs ?

Mme LARROCHE.

Alors on pourrait voir ; mais il s'agirait de la décider à ce changement, et je ne pense pas que cela soit facile.

GRIPPEFER.

Je réfléchis encore, ne serait-il pas possible de transiger avec ce créancier, car, six mille francs !... Diable ! ça ne se trouve pas sous la main.

Mme LARROCHE avec dignité

Oh ! tenez, Monsieur, n'en parlons plus ; car si cette jeune personne pouvait penser qu'on la marchande ainsi, elle serait désespérée.

GRIPPEFER.

Allons ! allons ! calmez-vous, méchante ; nous arrangerons cette affaire ; mais tâchez de me ménager un tête-à-tête ; il faut bien que nous fassions connaissance.

Mme LARROCHE

Mais le marquis qui était si généreux, si bel homme, et qui avec tout cela, m'avait promis...

GRIPPEFER.

(*A part.*) Ah ! bon, encore (*Haut.*) Allons ! vous dis-je, nous arrangerons tout cela (*A part.*) Je vais mettre mon habit neuf, couleur chocolat, et mon gilet serin.

Mme LARROCHE l'accompagnant.

J'ai encore deux mots à vous dire. (*Ils sortent en parlant.*)

SCÈNE VI

JULIETTE entre en se croisant les bras.

Oh ! le pingre, le vieux coffre-fort... et c'est lui que j'allais peut-être épouser !!! C'est à lui que j'allais sacrifier mon existence, ma beauté, mes amours ! cependant, ce serait peut-être un moyen pour me venger.

COUPLETS.

Mais, non, non, non, une telle vengeance
Ne suffit point contre un pareil butor,
Je dois plutôt capter sa confiance,
Me faire aimer, et lui pincer son or;
Il a volé celui que j'aime,
Il le retient sous les verroux,
N'est-ce pas un plaisir extrême
De se venger de tels grigoux.

(*Elle allume un cigarette.*) Et je me vengerai ! A nous deux maintenant, vieux lâdre ; j'ai mon plan et je l'exécuterai... quant à la vieille aux affiches, elle a l'air de cultiver à son intention, un légume d'une prodigieuse longueur, laissons-la faire (*Se promenant.*) Allons ! Juliette, voici le moment de mettre en œuvre toutes les ressources de la séduction. Mais quelle peut être l'intention de cette vieille ?... Ah bah ! ça m'est égal, je les seconderai tout autant que cela ne dérangera pas mes projets ; mais, je l'entends, silence, à bas le cigarette, reprenons le ton chicard et modeste.

SCÈNE VII.

JULIETTE, M^{me} LARROCHE et puis la Bonne.

M^{me} LARROCHE.

Enfin, il est parti ; à nous deux maintenant, ma belle enfant.

JULIETTE.

Oui, à nous deux et expliquons-nous ; car je dois vous avouer que jusqu'ici je n'ai pas parfaitement compris... Savez-vous, M^{me} Laroche, que vous n'allez pas mal, Dieux ! comme vous m'avez ennoblie ! Mais quelle satané d'histoire avez-vous été trouver !! Comment donc, vous êtes d'une force pyramidale !!

M^{me} LARROCHE.

Jeune fille, voulez-vous me confier vos intérêts ?

JULIETTE.

Oui, mais je veux savoir où vous voulez en venir.

M^{me} LARROCHE.

Eh bien ! vous le saurez ; mais, d'abord, j'ai besoin que vous me disiez qui vous êtes, car votre petite histoire de ce matin ne me suffit point, expliquez-vous avec la plus grande franchise, et puis je vous ferai part de mes projets.

JULIETTE.

Si ce n'est que cela qu'il vous faut, vous allez être servie ; je serai laco-
nique, et je vais vous montrer la vérité dans sa plus simple toilette... Il y

aura demain dix-neuf ans, qu'une nourrice de Saint-Denis trouva devant sa porte un enfant nouveau-né, couché dans un petit berceau; au fond du berceau, était une somme de cinq cents francs et une lettre contenant ce peu de mots : « Gardez et nourrissez cette faible créature, on aura soin de vous faire parvenir exactement les mois de nourrice. »

Depuis cette époque, les pauvres gens ne reçurent pas plus de nouvelles que d'argent... A l'âge de quinze ans, se développa chez moi l'amour de l'indépendance et la haine pour la vie pastorale, à tel point que je manifestai un jour l'intention d'aller à Paris, où on me conduisit le soir même; je descendis chez une marchande de modes, parente de ma nourrice.

A dix-sept ans, j'avais beaucoup aimé, à dix-huit, j'aimais encore; mais je fus trahie, je maudissais l'amour et les hommes, lorsqu'un soir, à Mabile, où j'étais allée chercher d'honnêtes distractions, je fis la connaissance d'Adolphe, jeune étudiant, plein d'espérance et d'amour; il me vit et m'aima... Je l'aimai... nous nous aimâmes... nous jouissions depuis six mois d'un parfait bonheur, quand un soir, désespérée de ne pas voir rentrer l'objet de mes affections, j'appris qu'il avait été enfermé dans une noire prison, par un infâme usurier!... Je versai bien des larmes... Le matin, un papier destiné à mes papillottes, vint frapper mes regards, j'y lis votre annonce, l'espoir rentre dans mon cœur, et j'accours chez vous, dans l'intention de sacrifier ma liberté pour la rendre à mon Adolphe... Voilà, Madame, la vérité dans toute sa candeur!

Mme LARROCHE.

Je loue votre franchise, et maintenant, je vais vous faire part de mes intentions; apprenez donc.

LA BONNE entre.

Madame, M. Grippefer demande à vous parler.

Mme LARROCHE.

Vous allez le faire entrer ici et le prier de m'attendre un instant. (*La Bonne sort.*)

Nous passons dans ma chambre, et, en deux mots, je vous expliquerai mes plans, afin que vous puissiez agir en conséquence.

ENSEMBLE.

Mme LARROCHE.

JULIETTE.

Venez, venez, sortons, ma chère,
Dans un instant nous reviendrons,
Je vais vous conter mon affaire,
Je crois que nous nous entendrons.

Je le veux bien, sortons, ma chère,
Dans un instant nous reviendrons,
Venez me conter votre affaire,
Je crois que nous nous entendrons.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE VIII.

GRIPPEFER, LA BONNE.

LA BONNE.

Entrez, Monsieur, Madame vous prie de l'attendre un instant. (*Elle lui offre un siège.*)

GRIPPEFER d'un air maussade.

C'est bon, c'est bon! laissez-moi.

LA BONNE.

(*A part.*) Le vilain ours... (*Elle sort.*)

SCENE IX.

GRIPPEFER seul.

Je pense que Mme Larroche ne va pas me laisser longtemps seul ; je suis si impatient de voir Mlle de Sainte Rochebrune en particulier !

Dieu ! quel beau nom ! aussi , elle a fait naître en moi un sentiment que je ne puis m'expliquer.

COUPLETS.

Son œil modeste ,
Ses noirs cheveux ,
Son bras , son geste
Charment mes yeux .
Fille divine ,
Ta taille fine
Fait à mon cœur
Battre un tic tac plein de douceur ,
Un tic tac plein de douceur .

J'ai l'air bonnace.
Mais , dans mes bras ,
Si je t'enlace
Oh ! tu verras .
Fille divine ,
Ta taille fille
Fait à mon cœur
Battre un tic tac plein de douceur ,
Un tic tac plein de douceur .

(*Parlant.*) C'est égal , il est bien dommage qu'elle soit si pauvre ; du reste , je lui enseignerai l'économie ; car , à deux , on peut vivre de peu de pain et de beaucoup d'amour... Diable ! ce mariage va me faire honneur , il va me réhabiliter dans l'opinion de certains sots qui prétendent que l'or est tout pour moi , qui me traitent de.... (*Bas.*) Je ne m'avoue pas le mot ; et pourquoi , parce que j'aime à faire rapporter mon argent ? Ne devrais-je point agir comme certains individus ; par exemple , comme un jeune homme dont j'ai beaucoup entendu parler , vous devez le connaître , sans doute ; on le dit d'une très-bonne famille ; je ne dis pas ; il se nomme Robert , il est venu , je crois , de la Normandie , avec le diable au corps , il paraît que c'est un gaillard qui , dans ses moments de gaieté , méprise complètement ce métal , qui m'est si précieux... Car , il répète sans cesse . (*Il chante.*) L'or n'est qu'une chimère , etc. , etc. Il jette sa bourse par-ci . il jette ses bijoux par-là... Il joue comme un laquais , et puis , quand il n'a plus ni sous , ni maille , il pleure , il gémit... J'ai perdu mes écus , j'ai perdu mes chevaux , hi ! hi ! hi !... Tant pis pour toi , imbécile ; pourquoi jouais-tu ? pourquoi jetais-tu ton or ?...

Je pourrais jouer aussi , moi ; je pourrais avoir des chevaux , des laquais , des amis qui viendraient chanter et boire . (*Il chante*) : Le vin , le jeu ; le vin , le jeu , les belles ! Voilà , etc. , etc... Mais , pas du tout , je veux garder mon or , le faire rapporter , entasser , empiler . Ne faudrait-il pas , comme disent certains sots , prêter pour obliger seulement... Pas de ça , Lizette... Parbleu , la belle affaire . Ah ! voici ces dames .

SCENE Xc.

GRIPPEFER , M^{me} LARROCHE , JULIETTE , elle a un costume très-simple et a l'air très-ingénu.

GRIPPEFER , saluant.

Mesdames , j'ai bien l'honneur (*Les dames saluent.*)

M^{me} LARROCHE.

Monsieur Grippefer , je viens de faire part de vos intentions à Mlle de Sainte-Rochebrune ; je ne dois point vous cacher que votre première vue

Ta disposée en votre faveur , et lui a fait apprendre cette nouvelle avec moins de trouble que je ne l'aurais pensé.

JULIETTE d'un air candide.

Oh ! Madame.

Mme LARROCHE.

Si , si ! laissez-moi dire , ma charmante ; allons ! voyons , ne rougissez pas ainsi. (*Elle lui passe la main sous le menton.*) Voyez ! voyez , dans quel état l'a mise votre seule présence , comme elle est émue , la chère enfant.

GRIPPEFER.

Allons , Mademoiselle , est-ce que je vous fais peur , par hasard ?

JULIETTE en baissant la tête.

Oh ! non , Monsieur , au contraire.

Mme LARROCHE.

Je suis obligée de vous laisser un instant ensemble , j'ai quelques affaires à terminer , je serai bientôt à vous. (*A Juliette en la baisant au front.*) Au revoir , ma biche. (*A Grippefer.*) Je vous la confie , et surtout ayez égard à sa timidité et à son inexpérience

ENSEMBLE.

Mme LARROCHE.
Pour un instant restez ensemble ,
Mais , en sortant , je ne crains rien ,
Ma foi , l'on dirait qu'elle tremble ,
Elle a compris. Très-bien ! très-bien.

JULIETTE.
Pour un instant restons ensemble ,
Car avec lui je ne crains rien ,
Faisons-lui croire que je tremble
Et jouons mon rôle très-bien.

GRIPPEFER.
Pour un instant restons ensemble ,
Allez ! allez , ne craignez rien ,
Ma foi , l'on dirait qu'elle tremble ,
Grands dieux ! que je la trouve bien.

Mme Larroche sort.

SCENE XIe.

GRIPPEFER , JULIETTE. (*Grippefer offre un fauteuil à Juliette.*)

(*Grippefer à part.*) Diable ! cette entrevue est assez embarrassante , je ne sais vraiment que lui dire. (*Il tousse.*) Je suis tout sot , vrai.

JULIETTE.

(*A part.*) A nous deux maintenant , vieux grigou.

GRIPPEFER.

(*A part.*) Je crois qu'elle a parlé. (*A Juliette*) Vous disiez , Mademoiselle ?

JULIETTE.

Monsieur ?

GRIPPEFER.

(*A part.*) Il paraît qu'elle ne disait rien ; il faut cependant entrer en matière.

JULIETTE.

Il est bête comme plusieurs dindons , ce vieux sec.

GRIPPEFER brusquement.

Mademoiselle , voulez-vous de moi ?

JULIETTE d'un air effrayé.

Et pourquoi faire , Monsieur ?

GRIPPEFER.

Ah ! oui , c'est juste. (*A part.*) Diable ! comment vais-je faire pour

lui expliquer... Essayons d'une autre manière. (*A Juliette.*) Mademoiselle, votre intention est-elle de m'épouser ?

JULIETTE

Je ne sais pas, moi.

GRIPPEFER.

Comment, vous ne savez pas ; mais... (*A part.*) Voyons encore. Mademoiselle ?

JULIETTE.

Monsieur ?

GRIPPEFER.

Vous me plaisez infiniment, pensez-vous pouvoir m'aimer un jour ?

JULIETTE.

Je ne sais pas, mais je ferai tout mon possible.

GRIPPEFER.

Si je demande votre main à Monsieur votre frère, en serez-vous fâchée ?

JULIETTE.

Non, Monsieur.

GRIPPEFER.

(*A part.*) A la bonne heure. (*Haut.*) Mlle, avez-vous connu l'amour ?

JULIETTE.

L'amour, Monsieur ? comment l'aurais-je connu ? Oh ! demandez à mon frère, il vous dira que jusqu'ici tous mes instants ont été employés à mon instruction, à pleurer mon père et à chérir ma mère. (*Elle pleure.*)

GRIPPEFER.

(*A part.*) Quelle naïveté, quelle rare innocence ! (*Haut.*) Je n'ai pas voulu vous affliger, Mademoiselle. (*A part.*) Dieu ! quel cœur. (*Haut.*) Je vous demande seulement si vous avez aimé quelqu'un.

JULIETTE, avec vivacité.

Tiens, cette farce. (*Se reprenant.*) Oh ! oui, j'ai beaucoup aimé.

COUPLETS. (Air de Jocrisse : Adieu, ma sœur)

J'étais à peine à mon aurore,
L'amour pénétra dans mon cœur ;
J'aimais un chien nommé Zozore
Qui seul faisait tout mon bonheur.

J'aimais aussi maman comme une idole,
J'aimais mon frère avec fureur,
J'aimais à jouer pigeon vole,
Voilà tout ce qu'aima mon cœur.

GRIPPEFER.

Parfait ! parfait, mon enfant ; c'est bien.

JULIETTE.

(*A part.*) Comme il commence à m'ennuyer ; c'est qu'il devient très-somnifère.

GRIPPEFER.

Maintenant, dites-moi, je vous prie, si vous pensez pouvoir m'aimer quand je serai votre bon époux ?

JULIETTE le regardant d'un air timide.

Et ! comment ne vous aimerais-je pas ; c'est difficile à dire ; mais, Monsieur, vous avez l'air si bon, vous voulez devenir mon protecteur, oh ! croyez que, sans l'amour, la reconnaissance seule me ferait un devoir de vous rendre heureux et de sacrifier mon existence à faire le bonheur de vos vieux jours.

GRIPPEFER approchant son fauteuil.

C'est bien, ma petite colombe ; c'est bien. (*Il lui prend la main que Juliette retire d'un air timide.*) Je suis ravi ! vous ne me trouvez donc pas trop laid , trop vieux ?

JULIETTE d'un air enfantin.

Mais non , vous n'êtes pas trop vieux ; non , vous n'êtes pas trop laid ! je ne veux pas que vous soyez vieux , là !

GRIPPEFER riant de bonheur.

(*A part.*) Dieu ! quelle aimable enfant , que de gentillesse. (*Haut.*) Vous ne voulez pas que je sois vieux, eh bien , minette , je rajeunirai pour vous, je serai votre petit Feser, votre petit mari, qui vous aimera bien. (*Il tombe à genoux devant Juliette et chante le couplet suivant :*

Je t'aimerai, ma petite bichonne ,	Je t'aimerai comme le chat la chatte ,
Je t'aimerai comme j'aime mon or ,	Autrès de toi je miaulerai toujours ;
Je veux, plus tard, t'offrir une couronne	Si, pour moi seul, tu n'es jamais ingrate,
(<i>A part.</i>) Que je ferai construire en similor.	Je te ferai la patte de velours.

JULIETTE, pendant le couplet, lui arrange la perruque et la cravate d'un air enfantin.

C'est bien. Et moi aussi j'aimerai mon petit mari , je serai sa petite Fafemme , son petit bijou. (*Elle lui caresse le menton ; puis , elle lui serre la figure avec les deux mains , en faisant heu ! !*

GRIPPEFER au comble de la joie.

Quel ange ! quelle innocence !

JULIETTE lui arrangeant les lunettes.

Voyons , regardez votre petite Minette ; là... encore... encore... je le veux... na... (*En frappant du pied.*)

GRIPPEFER riant, toujours à genoux.

Ah ! ah ! ah ! Qu'elle est drôle ! quel enfant. Mon Dieu ! mon Dieu !

JULIETTE lui retirant les lunettes.

Je veux les mettre, moi ; tant pis. (*Elle se lève et va prendre un livre.*) (*A part.*) Dieu ! qu'il est bête. (*Haut.*) Voyons si je pourrai lire... Oh ! que j'y vois trouble.

GRIPPEFER, toujours à genoux.

Allons ! ma colombe, rendez-moi mes lunettes, je ne vous vois plus , car, je suis horriblement myope. Sans cela , je ne saurais me conduire

JULIETTE.

(*A part.*) Ah ! c'est à ce point là , eh bien , nous allons voir. (*Haut.*) Je veux que vous veniez les chercher.

Grippefer se lève pour aller vers Juliette qui fuit aussitôt ; Grippefer veut la poursuivre et se cogne aux meubles ; il fait tomber des fauteuils , etc. ; enfin , il se frappe à la jambe et crie : Ay ! ay ! ay. (*Juliette rit aux éclats*)

SCENE XIIe.

Mme LARROCHE , GRIPPEFER , JULIETTE.

Mme LARROCHE.

Que faites-vous, mes enfants ?

GRIPPEFER, avec un rire forcé, en se grattant la jambe.

C'est cette charmante espiègle , qui m'a pris mes lunettes.

Mme LARROCHE.

Allons, ma biche, rendez les lunettes à Monsieur.

JULIETTE.

Je le veux bien, mais je veux les lui placer moi-même. (*Elle lui remet les lunettes et lui donne une petite tape sur la joue, en disant : méchant !*)

Mme LARROCHE.

Quel enfant ! grands Dieux.

GRIPPEFER.

Adorable ! adorable !

Mme LARROCHE.

Ma petite amie, passez maintenant dans ma chambre, vous êtes toute agitée, voyez : allez remettre un peu d'ordre dans vos cheveux.

JULIETTE minaudant.

Pas encore.

Mme LARROCHE.

Si ! si ! allez, amie.

JULIETTE.

Oui, mais vous allez faire prévenir mon frère de se rendre ici dans une demi-heure, afin qu'il puisse causer avec M. Grippefer.

Mme LARROCHE.

Voyez-vous, comme elle est pressée ? Ce n'est pas bien, Mademoiselle.

GRIPPEFER.

Mais si ! mais si !

Mme LARROCHE à Juliette.

Eh bien, oui, mon enfant ; allez, allez.

JULIETTE en sortant.

Adieu, mon petit mari, adieu. (*Elle lui fait signe de la main*)

GRIPPEFER d'un air enchanté.

Adieu, adieu, poulette. (*Juliette sort.*)

SCENE XIIIe.

Mme LARROCHE, GRIPPEFER.

Mme LARROCHE.

Mais, enfin, qu'avez-vous donc dit à cette enfant pour lui donner tant d'empressement ? Jamais je ne l'ai vue comme cela.

GRIPPEFER avec fatuité.

Mais, je ne sais, j'ai voulu lui plaire, et voilà.

Mme LARROCHE.

Dieu ! quel gaillard.

GRIPPEFER en se frottant les mains.

Voilà comme je suis, moi... Maintenant, il s'agit de prévenir le frère, je reviendrai dans une demi-heure.

Mme LARROCHE.

Mais pourquoi tant de précipitation ?

GRIPPEFER.

Je ne veux pas perdre un instant ; pressez-vous , Mme Larroche , et vous serez contente de moi.

ENSEMBLE.

GRIPPEFER.

Pressez-vous , je brûle dans l'âme
De former un si doux lien ,
Couronnez ma tant vive flamme ,
Terminez cet heureux hymen.

Mme LARROCHE.

Je brûle de toute mon âme
De former cet heureux lien,
Je vais couronner votre flamme ,
Je vais terminer cet hymen.

Grippefer sort.

SCENE XIVe.

Mme LARROCHE , puis LA BONNE.

Mme LARROCHE.

Va , va , vieux fou , vieux lâdre ; voyez un peu : s'éprendre si vivement pour cette jeunesse ! Oh ! ma parole d'honneur , cet homme-là n'a aucune expérience... Allez chercher le frère , me dit-il , pauvre sot ; je n'aurai pas loin à aller pour le trouver. (*On entend sonner.*) Mme Larroche s'avance vers la porte et dit : Suzette , voyez qui sonne.

LA BONNE.

Madame , il y a là une demoiselle qui demande à vous parler.

Mme LARROCHE.

Faites entrer.

SCENE XVe.

Mme LARROCHE , LAURE , elle est voilée.

LAURE.

Est-ce à Mme Larroche à qui j'ai l'honneur de parler ?

Mme LARROCHE (Elle engage du geste Laure à s'asseoir.)

Où , Mademoiselle ; que puis-je pour votre service ?

LAURE.

Madame , j'ai lu ce matin , dans les *Petites Affiches* , une note que vous y avez fait insérer , concernant un Monsieur , d'un âge mûr et possesseur d'une brillante fortune.

Mme LARROCHE.

J'en suis fâchée , Mademoiselle ; mais je l'ai déjà placé.

LAURE.

Ah !

Mme LARROCHE.

Il est placé depuis ce matin ; mais je puis vous procurer autre chose , si vous ne tenez pas essentiellement à un âge mûr.

LAURE.

Pas précisément.

Mme LARROCHE.

Alors , je puis vous offrir quelqu'un de 28 ans , un beau blond.

LAURE.

J'aurais autant aimé qu'il fût brun.

Mme LARROCHE.

Puis, nous boitions un peu.

LAURE.

Ah ! il boite un peu... Mais est-il....

Mme LARROCHE se méprenant.

Oh ! n'ayez pas peur, Mademoiselle, nous sommes frais et dispos, car nous n'avons que 28 ans.

LAURE.

Il n'est pas question de sa santé, je veux dire s'il réunit les mêmes qualités que celui d'un âge mûr ?

Mme LARROCHE.

Mais, puisque je vous dis que nous n'avons que 28 ans.

LAURE.

Vous ne me comprenez pas, Madame ; je veux dire s'il a une brillante fortune ?

Mme LARROCHE.

Oh ! pour cela, non.

LAURE.

Alors, Madame, qu'il n'en soit plus question, car tous vos blonds ou bruns, jeunes ou vieux, ne seraient point mon affaire. (*Au moment où elle se lève pour sortir, on entend la voix d'un jeune homme qui demande Mme Larroche.*) (*Laure effrayée.*) Ah ! mon Dieu ! j'entends la voix de Polidore ; cachez-moi, Madame, cachez-moi, je vous en supplie.

Mme LARROCHE ouvrant le cabinet.

Entrez ici, vite. (*Laure s'y précipite.*)

SCENE XVIIe.

LAURE cachée, Mme LARROCHE, POLIDORE.

POLIDORE.

Madame, j'ai lu un article que vous avez fait insérer dans un journal, concernant une demoiselle jouissant d'une assez belle fortune, j'ai pensé que cela pourrait me convenir.

Mme LARROCHE.

Veuillez vous asseoir, Monsieur ; nous allons causer de cette affaire.

POLIDORE saluant.

Volontiers, Madame ; d'abord, quel est l'âge et la position financière de cette personne, car vous sentez bien qu'avant de faire une proposition sérieuse, je veux savoir à qui j'ai affaire. (*A part.*) N'ayons pas l'air de trop nous presser.

Mme LARROCHE.

C'est juste, la personne peut avoir de 24 à 25 ans ; elle possède de vingt-cinq à trente mille livres de rente.

POLIDORE.

Bien assurés ?

Mme LARROCHE.

On ne peut mieux.

POLIDORE.

Peuh.... Ce n'est pas mal, et son caractère ?

Mme LARROCHE.

Ma foi, je ne puis vous le dire.

POLIDORE.

(*A part.*) Cela m'est bien égal ; le tout git dans les sonnettes. (*Haut.*) Vous comprenez, Madame, que je ne puis point hasarder mon avenir pour quelques écus. Quand on a mon instruction et des espérances comme celles que je possède.

LAURE regardant.

Oh ! l'infâme, et moi qui m'y fais.

POLIDORE continuant.

On ne va pas se jeter à la face de la première venue ; cependant cette alliance pourrait me convenir.

Mme LARROCHE.

Je dois vous prévenir, Monsieur, que la personne en question n'épousera jamais un jeune homme dont la conduite serait équivoque ; comme elle ne voudrait pas, non plus, d'une personne qui eût eu un sérieux attachement.

POLIDORE riant.

Un attachement sérieux.... Ah ! grand Dieu ! quel est donc le niais qui succombe aujourd'hui à de pareilles faiblesses.

LAURE cachée.

Oh ! le monstre !

POLIDORE.

Quelques connaissances que l'on prend et que l'on quitte de même.

Mme LARROCHE.

S'il en est ainsi et que vos manières puissent convenir à la jeune personne, il sera facile de tout arranger.

POLIDORE.

A quand l'entrevue ?

LAURE sortant du cabinet.

(*Se précipitant devant Polidore.*) A l'instant, traître. (*Tableau.*) Ah ! misérable, c'est ainsi que tu me trompais.

POLIDORE, étonné.

Ah ! mon Dieu, Laure ici ? D'où diable sors-tu ?

LAURE.

D'où je sors, je t'ai suivi et j'ai tout entendu ; je connaissais tes projets, ingrat. (*Elle pleure.*) Oh ! je suis bien malheureuse. (*Criant.*) Va-t-en, malheureux ; va-t-en, monstre. (*Elle se laisse tomber sur une chaise et trépigne.*)

Mme LARROCHE.

Je vous en supplie, pas de scène ici.

POLIDORE.

Allons, ma poule, ne nous fâchons pas ; c'est un essai que j'ai voulu faire. (*A part.*) Oh ! quelle tuile, mon Dieu. (*Il veut lui prendre les mains.*)

LAURE.

Va-t-en, malheureux ; c'est infâme ! tromper, abandonner une femme à laquelle on a tant fait de serments ; celle qui vous a sacrifié son existence,

son avenir... Car, tu sais bien, ingrat, que pour toi j'ai refusé les partis les plus brillants. (*Elle pleure.*) Mon Dieu ! mon Dieu ! que je suis malheureuse.

POLIDORE.

(*A part.*) Allez-donc, allez donc ; oh ! quelle scie. (*Haut.*) Allons, Laure, ma petite, je te dis que c'était une farce, car, je t'aime !

COUPLETS.

Je t'aime, ma tant douce Laure,
Comme l'abeille aime la fleur,
Comme Phœbus aime l'aurore ;
Je t'aime, enfin, de tout mon cœur.
Sans ton amour, ma toute belle,
Point ne vivrait ton cher amant,
Il serait sans amour, sans zèle
Et maigre comme un cure-dent.

Mme LARROCHE à Laure.

Allons ! que cela finisse, ou bien je parle.

LAURE à Polidore

Est-ce bien vrai, au moins que c'était une farce ?

POLIDORE.

Vraiment, c'était une farce, je te l'assure ; je savais que tu me suivais.
(*A part.*) Avale celle-là.

LAURE, le regardant bien en face.

Bien vrai, tu le savais ?

POLIDORE.

Et oui, te dis-je.

LAURE à part.

Quel affreux menteur. (*Haut.*) Allons, viens, que je t'embrasse. (*Ils s'embrassent et disent en s'embrassant.*) Enfoncé, mon petit.

POLIDORE.

(*A part.*) Enfoncé, ma petite. (*Haut.*) Viens, viens, mon amie ; allons-nous-en. (*Il la prend sous les bras et lui tapote la joue.*) Comment, méchante, vous avez pu croire que votre petit Dodore vous abandonnerait ? (*Se tournant vers Mme Larroche, bas.*) Je reviendrai ce soir, comptez sur moi.)

LAURE.

Oh ! mon ami, je ne crois plus, va... (*A part à Mme Larroche.*) trouvez-moi quelqu'un, je reviendrai.

LAURE ET POLIDORE.

Adieu, Madame, nous avons l'honneur de vous saluer.

Mme LARROCHE les conduisant.

Adieu, mes petits anges ; soyez toujours d'accord, mes enfants. (*Ils sortent.*)

SCENE XVIIe.

Mme LARROCHE SEULE, puis LA BONNE.

En voilà deux qui ont une manière de se tromper à l'ordre du jour ; il faut convenir qu'il se passe de singulières choses chez moi. (*Arrangeant les chaises.*) Voyons, allons voir si Juliette est prête à recevoir son Grippefer, et, en même temps, je vais donner des ordres pour que le contrat soit prêt à signer, il est urgent d'accélérer cette affaire.

LA BONNE annonçant M. Grippefer. (*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

M^{me} LARROCHE , GRIPPEFER.

GRIPPEFER.

M^{me} Larroche , j'ai bien l'honneur. . Et bien , avez-vous fait prévenir le frère de Mlle de Sainte-Rochebrune ?

M^{me} LARROCHE.

Il cause avec sa sœur , il va venir dans un instant. Ah ! je ne sais , mais il n'est pas trop disposé en votre faveur.

GRIPPEFER effrayé.

Comment ! comment ! il me connaît donc ?

M^{me} LARROCHE.

Non , mais certains bruits...

GRIPPEFER suppliant.

Oh ! ma bonne M^{me} Larroche , arrangez donc tout cela , je vous en prie ; car je serais désespéré si cette affaire venait à manquer.

M^{me} LARROCHE.

Je vais lui parler encore et tâcher de le décider. Mais , le voici , je vous laisse ensemble. (*Elle sort.*)

SCENE XIX.

JULIETTE , en jeune dandy : moustaches , barbiche , lorgnon , & , & , et Grippefer.

GRIPPEFER s'inclinant.

Monsieur de Sainte-Rochebrune , j'ai bien l'honneur...

JULIETTE le lorgnant d'un air hautain et suffisant .

C'est ça , M. Grippefer ? ça ?

GRIPPEFER s'inclinant.

Monsieur , j'ai bien l'honneur.

JULIETTE du même ton.

Vous êtes donc M. Grippefer.

GRIPPEFER.

A votre service , M. de Sainte-Rochebrune.

JULIETTE.

Comment diable , pouvez-vous avoir un pareil nom ! il m'écorche les oreilles et le larynx. Dieu ! Grippefer !

GRIPPEFER d'un ton piteux.

Que voulez-vous que j'y fasse , je n'en suis point la cause ; s'il le faut absolument j'en prendrai un autre.

JULIETTE s'asseyant

Il n'est pas question de cela. Vous prétendez à l'honneur d'épouser ma sœur ?

GRIPPEFER.

Oui , Monsieur.

JULIETTE.

Savez-vous que pour prétendre à l'honneur de vous allier à ma noble famille , il faut s'en rendre digne et faire abnégation de tout sentiment roturier ?

GRIPPEFER.

Monsieur...

JULIETTE.

Savez-vous que vous prenez la responsabilité de son bonheur, que j'entends, que je veux qu'elle soit heureuse, excessivement heureuse.

COUPLET.

Je veux que ma sœur soit heureuse,
Je veux qu'elle ait tous les plaisirs,
Qu'elle soit constamment joyeuse,
Qu'elle contente ses désirs ;
Je veux qu'elle ait bonheur suprême,
Ou bien, morbleu,
Je jure par mes aïeux même
Qu'avec moi vous aurez beau jeu.

GRIPPEFER.

Elle le sera extraordinairement !

JULIETTE.

Vous êtes donc bien sûr de l'aimer ?

GRIPPEFER avec exaltation en levant les bras.

Si je l'aime ! !

JULIETTE.

C'est bon, vous avez eu un beau mouvement, cela me suffit... Dites-moi, M. Grippefer, pourriez-vous me dire ce que c'est que l'amour ?

GRIPPEFER embarrassé.

L'amour... et mais, l'amour, c'est..., c'est, enfin...

JULIETTE.

Non, vous ne sauriez le dire... Ecoutez-moi ? L'amour, voyez-vous, M. Grippefer, est une fièvre qui s'empare de tout votre individu et qui... vous... tortille... vous gaspille... vous enlace... vous terrasse, et sur tous vos sentiments fait main basse.

GRIPPEFER.

C'est cocasse...

JULIETTE.

Voilà ce que c'est que l'amour.

GRIPPEFER à part.

Oh Dieu ! que ce jeune homme est éloquent.

JULIETTE.

M. Grippefer, sur quoi fondez-vous le bonheur de ma sœur ?

GRIPPEFER.

Mais sur l'amour dont vous parlez.

JULIETTE.

Après.

GRIPPEFER.

Sur la liberté dont elle jouira ; sur ma fortune.

JULIETTE.

Savez-vous, M. Grippefer. (*A part.*) Oh ? ce nom ! (*A Grippefer.*) Savez-vous, mon cher beau-frère...

GRIPPEFER à part.

Dieu ! il ma appelé son cher beau-frère !

JULIETTE.

Savez-vous que pour que je sois entièrement décidé à vous accorder sa main, il faut que vous me donniez une preuve certaine que vous tenez à vous réhabiliter, afin de vous rendre digne de vous allier à mon illustre famille.

GRIPPEFER.

Que dois-je faire, parlez !

JULIETTE.

Le voici : Il faut que vous signiez tout de suite un ordre à votre huissier de rendre à la liberté un jeune étudiant nommé Adolphe Bernard, que vous avez fait enfermer.

GRIPPEFER.

Adolphe Bernard, mais vous le connaissez donc ?

JULIETTE.

C'est mon plus intime ami.

GRIPPEFER.

Mais il me doit.

JULIETTE.

Vous l'avez, disons le mot, volé.

GRIPPEFER.

Oh ! oh ! obligé, je ne dis pas, mais volé, non.

JULIETTE.

Il me faut sa liberté.

GRIPPEFER.

Mais...

JULIETTE.

Il me la faut *sine qua non*. (*A part.*) Fistre, j'ai parlé latin comme mon Adolphe.

GRIPPEFER.

Vous dites *sine* quoi ?

JULIETTE.

Je dis une chose dont je vous donnerai la traduction plus tard ; mais il me faut immédiatement la liberté de mon ami.

GRIPPEFER.

Mais, Monsieur, le jeune homme me doit.

JULIETTE en croisant gravement les bras.

Et voilà, Monsieur, comment vous tenez à vous réhabiliter dans mon estime. Voilà la preuve de l'attachement que vous prétendez avoir pour ma sœur. Allez, Monsieur, tout est rompu, car je vois que vous êtes indigne d'une telle alliance. (*Il a l'air de sortir.*)

GRIPPEFER l'arrêtant en joignant les mains.

Ah ! Monsieur, de grâce, restez ; nous allons tâcher d'arranger l'affaire... Tenez, qu'il m'en paie la moitié, et puis, nous nous arrangerons pour le reste. (*A part.*) S'il m'en donne le quart, j'aurai plus que le capital.

JULIETTE.

Tout ou rien.

GRIPPEFER allant au bureau.

J'y consens ; mais, vous aussi allez prendre un engagement envers moi.

JULIETTE.

Ecrivez d'abord, et puis, nous nous arrangerons.

GRIPPEFER écrit, JULIETTE à part.

Il arrive enfin, le grigou.

GRIPPEFER.

Voilà l'ordre à mon huissier.

JULIETTE le prenant.

C'est bon. (*Elle sonne.*) La bonne paraît, elle lui donne le papier, lui parle bas et puis lui dit haut : Allez vite. (*La bonne part.*) (*A Grippefer.*) Maintenant, que réclamez-vous de moi ?

GRIPPEFER.

Un acte engageant Mademoiselle de Sainte-Rochebrune et moi à contracter mariage avant huitaine, obligeant celle des parties qui ne tiendrait pas sa promesse, à compter à l'autre la somme de trente mille francs en espèces sonnantes, métalliques et ayant cours.

JULIETTE.

Vous allez au-devant des désirs de Mme Larroche qui, craignant de ne pouvoir lever mes scrupules, a déjà fait signer à ma sœur l'obligation que vous désirez.

SCENE XXe.

Mme LARROCHE, JULIETTE, GRIPPEFER.

Mme LARROCHE entrant.

C'est vrai, voici le papier signé par Mlle de Sainte-Rochebrune. (*Elle le pose sur le bureau.*)

GRIPPEFER voulant signer de suite.

Donnez, donnez que je signe.

JULIETTE l'arrêtant.

Attendez, Monsieur, attendez; dans ce moment solennel j'éprouve le besoin de vous rappeler que vous m'avez promis de faire le bonheur de Mlle de Sainte-Rochebrune.

GRIPPEFER levant la main.

J'en fais de nouveau le serment.

Mme LARROCHE à Juliette.

Laissez-le donc signer.

JULIETTE.

Allez, homme généreux, faites votre bonheur. (*Pendant qu'il signe, Juliette, qui se trouve derrière, lui impose les mains sur la tête.*) Aussitôt que le papier est signé, Juliette s'en empare, en criant: Enlevé! Elle le remet à Mme Larroche et lui dit: Serrez ce papier. Elle retire sa barbiche et dit: Vive la joie! Enfoncé l'usurier.

GRIPPEFER stupéfait.

Mais, qu'est-ce donc? qui êtes-vous?

JULIETTE faisant l'ingénue, comme à la 11^e scène, s'approche de Grippefer et lui dit:

Je serai ta petite fafemme, tu seras mon Féfer. (*Elle lui prend la joue et lui fait heu!*)

GRIPPEFER.

Ah! mon Dieu, Mlle de Sainte-Rochebrune!

JULIETTE.

Du tout, du tout, mon vieux; je suis Juliette, l'amie d'Adolphe que tu avais fait enfermer.

GRIPPEFER.

Et Mlle de Sainte-Rochebrune?

Mme LARROCHE baissant la tête.

Par ici, Monsieur.

GRIPPEFER criant et faisant signe de la main.

Ça, Mlle de Sainte-Rochebrune... ça.

Mme LARROCHE.

Comme vous dites, mon fiancé.

GRIPPEFER.

Jamais ! Je préfère la mort !

JULIETTE.

Alors, vous paierez le dédit ?

GRIPPEFER.

Je le préfère ; mais, d'abord, nous plaiderons.

JULIETTE.

Vous serez condamné.

GRIPPEFER.

Mais, c'est affreux ! je suis volé.

Mme LARROCHE.

Volé, non ; c'est-à-dire que je vous force à me restituer une partie de la somme que vous avez escroquée à ma tante, Mme de Saint-Laurens, dont j'étais l'unique héritière et que vous ruinâtes complètement.

GRIPPEFER.

Comment ! vous étiez la nièce de feu Mme de Saint-Laurens ?

Mme LARROCHE.

Mon Dieu, oui.

GRIPPEFER criant.

C'est égal, si j'ai eu des torts, je les ai oubliés et je ne souffrirai pas d'être ainsi dévalisé, ce n'est pas mon habitude, je vais me plaindre, je vais me plaindre au public. (*Il s'avance et salue.*)

Messieurs, vous voyez le guet-apens dont je viens d'être victime, convenez que l'auteur m'a joué un bien vilain tour ; je m'engage à vous prêter à quinze pour cent, si vous voulez me venger en le sifflant à outrance.

JULIETTE se précipitant vers lui et lui mettant la main sur la bouche.

Ne l'écoutez pas, Messieurs, n'allez pas vous laisser influencer par cet homme ; si l'auteur l'a ainsi traité, c'est qu'il est une de ses nombreuses victimes.

COUPLET FINAL.

JULIETTE.

N'écoutez pas cet usurier farouche,
Qui veut tenter de vous influencer.

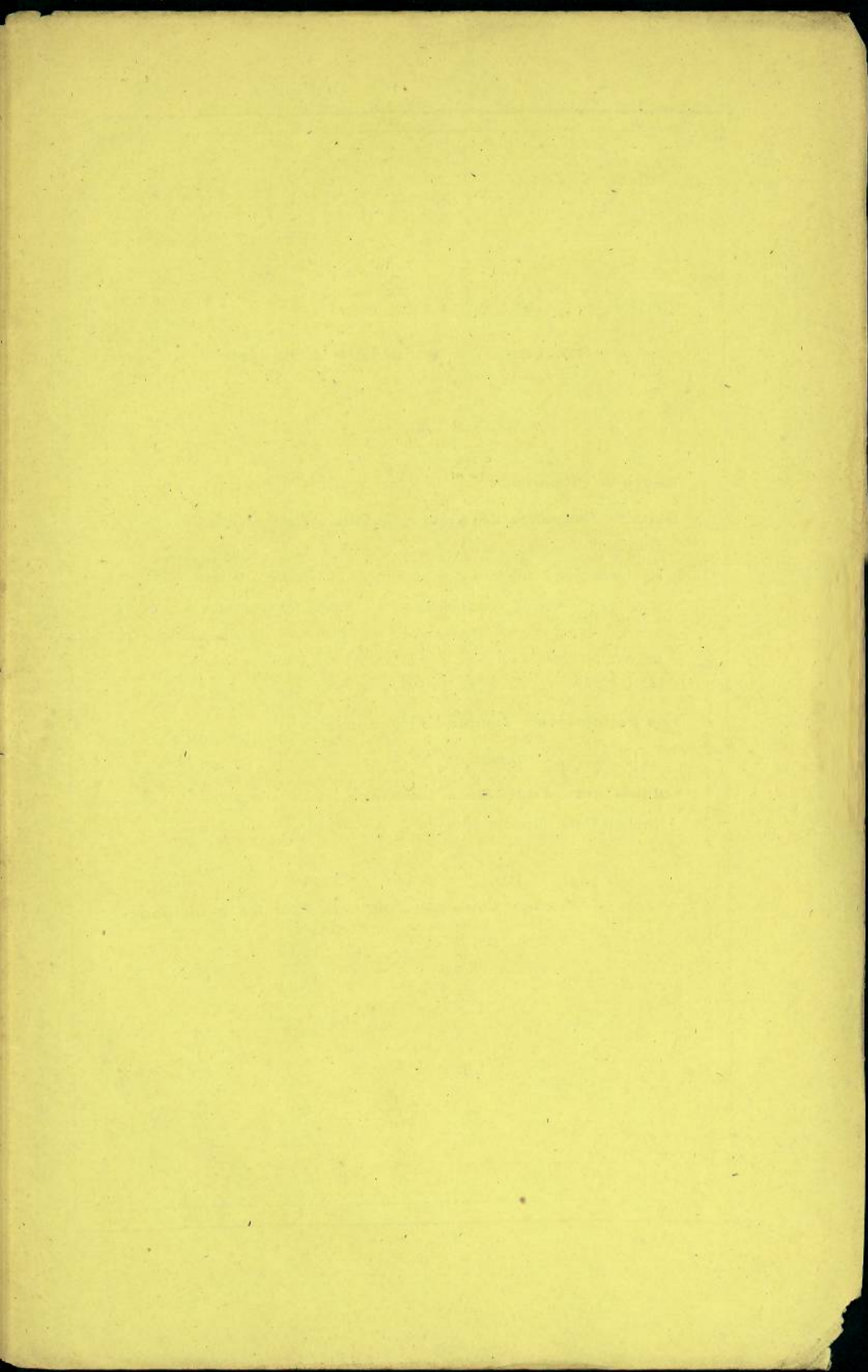
GRIPPEFER.

N'écoutez pas cette sainte nitouche,
Qui, pour l'auteur, ici vient vous parler,
Méfiez-vous, elle va vous tromper.

JULIETTE.

Oh ! vous tromper ne serait point facile,
Non, non, je viens pour vous solliciter
D'être indulgens, et puis, d'encourager
Le pauvre auteur du vaudeville.

FIN.



On trouve à la même Librairie :

Rosos et Pinpanelos, par L. Lucien Mengaud, 1 vol. in-8°. 1 fr. 50 c.

Œuvres complètes de Pierre Godolin, précédées d'une Biographie de Godolin, de son éloge, prononcé en 1808, et d'études historiques et littéraires sur les dialectes méridionaux. 1 vol. grand in-8°, orné de quinze planches représentant les principales scènes de la vie de notre grand Poète, avec traduction littérale en regard, par MM J. M. Cayla et Cléobule Paul. 1 volume grand in-8°. 8

Las Papillotos de Jasmin, 3 volumes in-8°. 18

— Le Même avec traduction. 24

Calquis bers d'une Muse Gasconno, par le Comte de Narbonne Lara. Brochure in-8°. 50

Pièces de Théâtre nouvelles, publiées chez les principaux Libraires de Paris.